

(Sans titre)¹

Parmis tous ces colons partis coloniser il en est beaucoup qui s'ignoraient, ne se connaissant pas des qualités quelconques qui sommeillaient en eux.

C'est ainsi que des bijoutiers, des tailleurs, des ebénistes, des ex-épiciers devinrent de bons agriculteurs.²

Et après quelques années de séjours, pour rien au monde ils n'auraient voulues reprendre leurs anciennes situations, ce qui était le contraire d'autres personnes.

Dans la quantité il se trouva aussi des hommes et des jeunes gens, qui s'aperçurent qu'ils étaient pourvus de la bosse de la chasse.

Justement, le pays est tres giboyeux, extrêmement même.

Aussi bientôt une partie des colons, surtout de jeunes nemrods, furent bientôt armés de fusils de chasses a un ou deux coups. D'aucuns devinrent fort disciples de St Hubert.

Ce fut donc pour nous une grande distraction que de chasser, ce fut même la seule, surtout pour les jeunes hommes ; et le gibier a cette époque ne manquaient pas dans toute la contrée. On aurait pu se croire d'abord dans le paradis des oiseaux qui y pullulaient, en y comprenant les oiseaux de passages.

Passages qui se continue toute l'année, suivants les espèces, et les saisons.

A part ceux-là, a quelques moment qu'on veuille regarder dans les hauteurs aériennes, qu'il nous prennent la fantaisie d'explorer ce vaste espace, le regard découvre de suite des oiseaux de proies. L'aigle plane majestueusement à grandes hauteurs, puis les aiglons, les buses, les vautours sont en majorité, de toutes catégorie, sauf pourtant le condor.

Les milans, les faucons, les émouchets, et enfin toute la séquelle des oiseaux de proies destructeurs s'y donnent rendez-vous.

Il n'est pas jusqu'aux oiseaux nocturnes qui parfois se rencontre en troupes nombreuses comme s'ils étaient de passages.

C'est ainsi que souvant étant a la chasse, mon chien en guétant faisait lever de terre où ils se reposaient a l'ombre des énormes chats-huants bleus ayant une face large comme celle d'une personne, et aussi des grands ducs ayant parfois plus d'un mètre d'envergure. Les hiboux et les chouettes y sont communs.

La nuit ces oiseaux nocturnes font une chasse meurtrière aux oiseaux inoffensifs.

Mais le gibier local y est assez nombreux pour satisfaire un chasseur passionné intrépide.

Dans de certains endroits le pain de garenne foisonne. Le lièvre se rencontre partout en plaine et en montagne.

De même pour les perdrix, très bel oiseaux qu'est la vraie perdrix rouge, très grosse, on en rencontre de nombreuses compagnies un peu partout.

¹ Gustave ne donne pas de titre à cette section, où il revient sur le côté positif de la vie à Fleurus, après la section sur les maladies. Il est possible qu'il y ait une erreur de copie, voire une page égarée.

² Aucun ancien bijoutier ne survécut à Fleurus-centre. Gustave pense peut-être à Louis Besserve, colon à Assi-Ben-Féréah, qui s'allia dès l'arrivée aux Bergy, famille notable par la suite à Legrand. Pas d'épiciers non plus. Tailleurs d'habits : Pierre Béro et Jean-Baptiste Canazin. Ebénistes et menuisiers : Pierre Antoine, le père et l'un des frères de Gustave (Pierre, dit Charles), Jean Carrier, Pierre Leclerc, Alexandre Lesueur

La poule de Carthage se rencontre souvent, c'est un oiseau excellent à manger, et gros comme une petite poule.

Mais c'est l'outarde, la vraie, la grosse outarde pesant jusqu'à 20, 25, 30 livres qui facine le chasseur, voilà un coup de fusil. La outarde vole lourdement, cela se comprend, elle serait plutôt taillée pour la course. Et le chasseur s'arrête pour la regarder voler, mais elle est loin hors de portée, puis que même elle serait encore assez proche, le plond à lièvre et le perdreau ne lui feraient guère de mal à moins d'être tirée de très près.

À l'époque en question il y en avait beaucoup dans nos parages, il n'était pas rare d'en voir parfois en vol de 15 à 20 individus. Cette oiseau n'est pas facile à approcher étant d'abord haut, élevée sur jambes, et se tenant généralement dans les endroits plutôt découverts.

Il y a aussi des petits oiseaux de toutes sortes. L'allouette la plus petite et la plus grosse, la calandre huppée, qui au temps des semailles juché sur les plus hautes mottes de terre fait entendre un ramage sans fin étant par fortes bandes disséminées un peu partout

Les merles, les rives, les inévitables moineaux, les pies, les pies grièches, coublis, engoullevent – dit crapaud volant, la fauvette à tête noire, les rouges-georges, etc., etc., etc.

Toute la quirielle des canards sauvages, oies, grues, flamants, etc., etc., tous les pluviers.

Et aussi comme grosses pièces, les gazelles qu'on rencontre partout en plaine et en montagnes, les sangliers qui sont nombreux : tout ceci comme gibier local, et d'autres.

Bien entendu que tous les terrains et parages où se trouvaient cette multitude de gibier étant aujourd'hui cultivés, en partie, une grande partie de ces animaux n'existent plus dans ces parages, mais il en est toujours de même un peu plus loin, dans les endroits incultes.

On ne cultive qu'une infime partie de ces vastes territoires que nous possédons en Algérie. En arrière plus loin, il y a de quoi fonder plusieurs lignes de villages dans la brousse, non fréquentés, et là comme devant le gibier y abonde.

Maintenant un appoint considérable, est le gibier de passage. Chaque un a son époque.

Ce sont les grosses bécasses, les bécassines, les autres sortes de pluviers, vanneaux, pigeons, ramiers, dont beaucoup sont sédentaires, pourtant.

Les gangas, dites perdrix anglaises, puis la vaille, l'excellente caille, qui arrive débarque et envahit les fourrages et les blés, cette oiseau est en grandes quantités. Il fait sa corvée avant de repartir.

Mais comme quantité rien n'égale le passage des chansonnets, dit étourneaux, ce passage est des plus curieux. La quantité qui passe de ces oiseaux est inimaginable, c'est dans le commencement de l'hiver au plutôt de décembre-janvier que les émigrants commencent à passer. Très haut, on entend de loin venir ces nuages d'oiseaux.

Dans le moment du plein passage, cela passe jours et nuits par nuage compactes serrées. Ces vols donnent lieu à une sorte de pluie spéciale. Tous suivent une même direction et volent très rapidement sans arrêts, très haut.

C'est par millions et millions que voyagent ces oiseaux. Où vont-ils ? Peut-être en Asie.³ Ces innombrables bandes de voyageurs ne seraient qu'une chose curieuse, si ce n'était le retour au printemps.

Le retour d'une partie des émigrants arrive deux mois plus tard, mais alors au lieu de passer hors de portée de fusil, à tire d'ailes sans pousser de cris, c'est maintenant le contraire.

Ces étourneaux reviennent par fraction plus ou moins dense ou nombreuses, cela de tous côtés en largeur, éparpillés.

Pour établir un chiffre de comparaison, mettons qu'ils eurent passer par nuages de cents milliers ensemble, équivalent à des millions.

Maintenant ils sont fractionnés par vols, se chiffrant, à vol d'oiseau, par bandes de cinq mille têtes, mais couvrant probablement toute la contrée entière de leur fraction,

Ce retour est généralement dirigé dans la même direction, opposé à l'arrivée.

Seulement ils volent bas, s'éparpillent, vont viennent, se posent à terre et sur les buissons, en babillant fortement, jettant des cris, se battant toujours.

Ils arrivent parfois comme une trombe tout à coup en faisant un bruit infernal, couvrant la terre qui en est toute noire, couvrant aussi les buissons de lentisques qui produisent de petites grappes de graines rouges noires grosses comme des graines de chènevis mures à cette époque.

L'étourneau mange avec avidité cette graine juteuse forte de goût.

Ceux qui se sont posés à terre retournent les petites pierres, les cailloux, sous lesquels sont cachés toutes sortes d'insectes, clouettes, mille-pattes, scorpions, tarantules grises ou rouges, et autres insectes plus ou moins désagréables, ils piochent aussi de leur fort et long bec pointues comme un stylet la terre, arrachant les vers de terre de leurs trous, mangent, avale. Sans arrêts, insatiables, cela toujours en disputants, se battants, tel des affamés voraces.

En un mot, ces oiseaux au lieu d'être décimés, pourchassés à coups de fusils, devraient je crois être protégés, car en résumé ce sont de grands destructeurs d'insectes nuisibles et dangereux, partout où ils ont passé à terre il ne reste plus guère de vermine.

Ces oiseaux possèdent des estomacs d'autruches. Ils digèrent des cailloux, ne sont pas incommodés par les bêtes à venins qu'ils absorbent.

Ils ont aussi la vie dure, comme l'on dit.

Comme les chasseurs sont sans pitié, si l'on pouvait en se cachant ou par surprise approcher ces bandes compactes d'oiseaux à bonne distance et tirer ses deux coups de fusils à petits plombs n°7 ou 8 dans la masse, aucun plomb n'était perdu.

Il n'était pas rare alors de ramasser 30 ou 40 étourneaux et plus, sans compter tous les blessés qui tombaient égrenés le long du chemin.

Cette oiseau tout petit qu'il est est très courageux, ne craint pas de se jeter sur la main du chasseur s'il n'est que blesser ou à la tête du chien qui vient pour l'achever.

Si donc ces chansonnets viennent par millions en promenade dans les climats moins rigoureux que l'Europe, ils payent un grand impôt sur la terre étrangère.

On peut dire sans crainte de se tromper qu'ils laissent derrière eux en arrière par milliers et milliers.

³ Ils vont en fait vers les Hauts Plateaux et s'en retournent vers la Provence et le nord de l'Italie. Ils se ravitaillent pour la traversée de la mer.

Il n'est pas jusqu'aux oiseaux de proie qui ne leur fassent une guerre acharnée. Surtout les milans, les faucons, les émochets qui les poursuivent sans relâches jusqu'à ce qu'ils en aient un qu'ils mangent de suite ou vivement à moitié, pour voler de nouveaux à l'attaque.

Cette guerre meurtrière est même curieuse à suivre du regard.

Il en est exactement de même pour les gangas, dites perdrix anglaises, sauf pour le nombre.

Le ganga après avoir passer lui aussi à de grandes hauteurs en filant a tire d'ailes, vigoureusement vers des régions éloignées, revient lui aussi par vol plus ou moins nombreux et se pose dans les chaumes en juillet-août.

Toujours il se pose dans les endroits édcouverts ; il est difficile à approcher, et presque aussi dur à turer que le ramier auquel il ressemble par sa marche a terre, et son vol, ce ganga est aussi de même grosseur à peu prêt.

Si les colons de cette époque avaient possédé des armes de chasse comme on en gabrique aujourd'hui, quels beaux coups de fusils ils auraient fait parfois.

Mais on ne possédaient et l'on n'achetaient alors que des mauvais fusils de pacotille, bon marché a baguette se chargeant par la bouche, a capsuls.

Aussi rattaient-ils souvent et sur les plus beaux coups.

Tous ces colons pour leurs sécurités avaient acheter des fusils de chasses. Mais peu d'entre eux furent chasseurs, ce fut plutot les jeunes gens qui furent des chasseurs infatigables.

Ceci pour un observateur, eut certainement son bon côté, en cela que les maraudeurs devinrent plus prudent, moins hardis, mit en frein a leurs audaces.

Ce fut d'ailleurs remarquable, les voleurs arabes ou autres se renseignaient surement avant de s'aventurer a pénétrer chez un colon.

C'est ainsi que jamais a ma connaissance ils ne vinrent jouer au voleur chez un colon chasseur, ou ayant son fils chasseur.

Car alors ils n'ignoraient pas le sort qui les attendaient. D'ailleurs tout chasseur a un chien et le chien de chasse a bon flair, si un arabe venait roder la nuit autour d'une habitation, il eut été vite éventér. Les chiens de chasse n'aime pas les arabes : les arabes dégage une forte odeur.

Petit a petit les colons, quand ils le purent, agrandirent leur domaine de culture, et se montèrent en instruments, aussi en animeaux de toutes catégories.

On eut des chèvres, des moutons, animeaux qui réussissent parfaitement, il y en eut bientôt un fort troupeau de chaque,⁴ ainsi qu'un troupeau de porc. On acheta aussi des bœufs, des chevaux, des mulets.

Ce n'est pas l'occupation qui manqua, il fallut s'enclorre, construire des écuries pour tous ces animeaux, séparement, mettre son jarin en culture, l'enclorre, toutes ces choses qui demande du temps.

Toutes les volailles réusissent très bien, poules, canards, oies, dindes de tous pays, y sont d'un bon élevage et rapport. Quand aux lapins de choux dit clapiers, ils ne prospèrent que trop bien. C'est aussi le pays des pigeons.

⁴ Il s'agit du troupeau communal, gardé par un ou des bergers payés par la commune.

De même qu'un peu partout il est bon et nécessairement utile de prendre soin de tous les animeaux, quels qu'ils soient, la propreté, l'assainissement. La bonne nourriture est généralement récupérée par la beauté et le rendement des espèces.

La volaille est assez sujette à des épidémies. Le poulailler doit être tenu le plus proprement possible, il ne faut pas y laisser aggloméré les ordures qui engendrent la mite, laquelle peut devenir ou engendrer une maladie sur les poules. Sur les perchoirs il s'y propage parfois une certaine épaisseur de ces mites. De temps à autre on passe une torche de paille allumée sur les batons servant de perchoirs, cette flamber tue et détruit la vermine, en même temps assainit.

Un bon entretien de propreté pour les volailles peut parfois éviter ce qu'on appelle le choléra des poules, maladie qui peut faire de grands ravages, chaque matin on trouve à terre de ces volailles mortes, la crête, la tête et la langue toutes noires.

Il est toujours urgent de tenir l'eau leur servant de boisson propre et fraîche.

Ainsi nous vîmes un voisin perdre toute sa volaille, et l'autre à côté n'en perdre une seule.

Les couvées faites en bonnes conditions arrivent parfaitement à terme. Nous eûmes ainsi une dizaine de couvées mises dans le même temps en place, toutes séparément dans de petites enclos spéciaux préparés à cet effet, et soignées. Toutes réussirent on ne peut mieux, et produisirent plus de cents poussins qui devinrent superbes – bien portant, tout ce petit monde s'éleva parfaitement. Nous eûmes aussi de même un petit troupeau d'oies. La dinde s'élève beaucoup plus facilement que le canard.

À cette époque nous ne pouvions compter avoir de lait, que par les chèvres, et nous en fûmes toujours pourvus abondamment en tous temps, ayant élevé beaucoup de ces animeaux. Ce lait d'ailleurs ne laisse rien à désirer. Il est très gras, sans odeur, fort nourrissant. Nous n'en prenions que le nécessaire à nos besoins, le reste était laissé aux petits chevreaux. La chèvre maltaise-espagnole donne quatre fois plus de lait que la chèvre arabe.⁵

Quant au lait de vache, il n'y fallait pas compter, ces vaches arabes sont petites au pis très peu développées. Elle n'ont ou n'avait que juste pour nourrir le veau. Pour ma part jamais je n'ai bus de ce lait, aussi en générale on ne le traie pas ou peu. Quant au lait des brebis, épais, jaune, seul les arabes s'en servaient, peut-être.

⁵ La pathologie de la fièvre ondulante fut reconnue au sein de la garnison de l'île de Malte dès 1887, mais l'information médicale ne circulait pas vite : le commerce chevrier avec Malte ne fut interdit en Algérie qu'en 1908, et la vaccination des animaux n'y apparut qu'en 1925.

